

de son nom allemand : « Demarkationnelinie ».

Pourquoi pas une plaque ou une stèle, en l'honneur de ces prêtres qui participaient activement au passage d'un côté à l'autre ?

Est-ce qu'il y a ici l'équivalent du curé Farcet de Vierzon ?

Il faisait passer des prisonniers dans des cortèges funéraires. Vierzon était alors découpée en quatre zones, une sorte de Berlin berrichonne.

L'église et le cimetière étaient dissociés : la première en zone occupée et le second, en zone libre. Certains défunts étaient accompagnés dans leur dernière demeure par quantités d'inconnus qui, bizarrement, préféraient rester se recueillir au cimetière et prendre la poudre d'escampette.

Je peux aussi citer l'abbé Péan de Draché, à quelques encablures de Tours, ou l'abbé Dupont, non loin de là, à Ligueil. Ils connaîtront des fortunes diverses, à l'image de tous ces passeurs de l'ombre : soit en passant au travers des mailles du filet, soit en étant arrêtés, dénoncés, démasqués et pour certains torturés et déportés.

Je ne sais pas ce qu'il en est à Pouillé. Pas de curé ce jour-là ; crise des vocations obligeant. Les églises, leur quiétude et cette phrase qui me revient : « Restent les derniers abris secourables, les seules parcelles échappant encore à l'injonction d'utilité, les rares endroits où l'on ne vous demande rien, ni argent, ni papiers, et où l'on vous laisse en paix : les églises.¹ »

1 Philippe Vasset, *La légende*, Fayard, 2016

Je profite de cet endroit échappant à l'injonction d'utilité pour écrire sur mon rouleau, m'imprégner de ce calme et de l'atmosphère. Grâce au rouleau, je peux habiter tout à la fois le village et le temps. J'y déroule mes pensées et mes sensations.

Mise à part les lieux de culte 'où l'on nous ne demande rien', je proposerais de recenser ces lieux, ou même d'en créer. Voici ma suggestion : remplacer les magasins de souvenirs par des « magasins d'oubli ». On n'y vendrait rien, on n'y viendrait pour rien ; juste pour le plaisir d'être quelque part sans que l'on nous demande quoi que ce soit. Un temple de la non-consommation.

Dans cette église, je ne trouve aucune trace. Rien si ce n'est une lumière qui perce à travers de fins vitraux et qui diffuse une couleur bleutée à l'intérieur.

Couleur qui se prête bien au froid qui règne. Deux cordes épaisses flottent dans cet espace et se perdent dans les hauteurs, au plus près des cloches.

Pour qui sonne le glas ? Un passeur mort après avoir été dénoncé, un résistant de la première heure, un prisonnier pris sur le fait par une patrouille ? Pas de glas, pas de cloche qui résonne ce jour-là, juste le silence qui me pousse dehors vers un début de civilisation : la boulangerie-épicerie-coiffeur-boucher-taxi-orthodontiste du village.

J'aperçois mon premier quidam qui marche sur le macadam. Je l'aborde pour parler de ce sujet ancestral, et ô combien important, qu'est la météo du jour. Pour un mois de février, j'ai de la chance. Il ne pleut pas et le froid n'est pas trop vif. Le soleil est même au rendez-vous pour cette

première journée. Passé ces salamalecs, j'entre dans le vif du sujet. Je lui explique ce que je fais, mon projet et ma démarche.

Cet homme d'une soixante d'années me rapporte des histoires entendues par son père. Dans un village voisin, un pont plus loin, les Allemands tournaient fréquemment la tête pour laisser passer les gens sur ce trait d'union entre deux rives. Les habitants pouvaient ainsi aller et venir à leur guise. Les occupants étaient « bienveillants ». Cette bienveillance et un autre mot reviendront souvent dans les témoignages que j'ai recueillis : correct. Ils étaient « corrects ». Cette notion sera nuancée au fil du temps. Les trouffions allemands du début, arrachés à leurs terres, leurs cultures ou à leurs petits commerces seront peu à peu remplacés par des « professionnels » : des douaniers notamment. À partir de ce moment-là, le mot bienveillance disparaîtra du vocabulaire.

L'hommacadam me raconte que sa grand-mère hébergeait un déserteur allemand, dans une cuve à vin aménagée. Cet homme passa deux ans de sa vie dans cet endroit, dans cette région viticole, en sortant principalement la nuit pour ne pas être repéré. J'espère qu'il eut l'occasion de profiter un peu du vin local. Peut-être est-il devenu vigneron après la guerre. À quoi tient une vocation ou un destin...

Il enchaîne par cette autre histoire d'un homme de confession juive, arrivé de Paris, et qui passa toute la guerre dans un autre village, fréquentant assidument l'église et la messe du dimanche pour se fondre dans le paysage local.

Puis, il dérive sur la guerre d'Indochine. Histoire plus